
La lecture littéraire

Exploration des univers de quatre auteurs



Christine Houyel © C. R.

Explorer l'univers d'un auteur – *a fortiori* ceux, si riches, de Pef, Claude Ponti, François Place et Nadine Brun-Cosme – correspond pour moi à quelque chose de précis dans le domaine de la pédagogie, de la lecture et de la culture à l'école. C'est ce que je me propose de vous faire partager aujourd'hui.

J'ai choisi de croiser ce que l'école sait aujourd'hui sur la lecture littéraire et ce que je sais, moi, pour fréquenter ces auteurs depuis longtemps et aussi pour travailler dans les zones d'éducation prioritaire. En effet, on peut parfois croire que la lecture littéraire est réservée aux beaux quartiers, et se demander ce qu'on fait pour les élèves qui n'ont justement pas le bagage d'un minimum de culture commune nécessaire pour entrer de plain-pied dans une culture littéraire et une culture tout court...

La lecture en réseaux : un outil dans l'exploration des univers littéraires

Je vous propose dans un premier temps de poursuivre la réflexion de Max Butlen sur la lecture en réseaux. Les textes de 2002 nous éclairent sur cette question : ils parlent des élèves du

cycle 3, mais ce qui vaut au cycle 3 vaut également aux cycles 2 et 1, et plus encore au collège et au lycée :

« Les élèves du cycle 3 construisent et élargissent leur culture. Les nouvelles lectures proposées conduisent au rapprochement du texte et de l'image avec d'autres textes, d'autres œuvres, littéraires ou relevant des arts visuels. Chaque lecture est le lieu de réinvestissement de lectures anciennes et le tremplin pour de nouvelles lectures. Tel ouvrage contemporain en appelle à telle œuvre patrimoniale ou classique, telle œuvre classique trouve des échos dans la production actuelle. Ainsi s'établissent des résonances, des liens, propices à des mises en réseaux, à la constitution de constellations... Apprendre à lire les textes littéraires suppose de mettre en relation des expériences personnelles des textes et du monde, de les organiser en systèmes, de percevoir leur dimension historique. Ces réseaux sont organisés pour explorer un genre, pour apprécier les divers traitements d'un personnage, d'un motif, pour élucider une procédure narrative, l'usage du temps et des lieux, pour estimer la place d'une œuvre au sein de la production d'un auteur ou dans une collection. »

On peut donc à loisir explorer une notion littéraire, ou, pour ce qui nous concerne, explorer la lecture en réseaux, en constellations, au travers de l'œuvre d'un auteur-illustrateur.

Du point de vue du jeune lecteur, la notion d'univers se résume à « un livre du même auteur-illustrateur », c'est-à-dire un livre qui le plonge dans la même famille, la même réception,

le même univers, le même dialogue entre le livre et lui, lecteur. Du point de vue du lecteur expert et de notre point de vue à nous, médiateurs, ce qui constitue l'univers d'un auteur, c'est ce que j'ai choisi d'explorer non pas en tant que technicienne, mais avec un regard d'artisan. Sans être écrivain, je sais comment est fabriqué un texte ; sans être illustratrice, je sais comment est fabriquée une illustration. Mon point de vue est donc celui de l'artisan, entre l'artiste et le public, ce qui me permet d'interpréter, de savoir ce qu'il va être possible de mettre en relief et de donner aux élèves à observer. Nous sommes ici dans le domaine artistique, dans la découverte de l'initiation littéraire à l'école élémentaire.

Que demande-t-on à l'école avec ce programme de lecture littéraire ? On lui demande d'assurer la *compréhension de tous les élèves*. On l'exige même, parce qu'on sait que ne pas comprendre un texte, ne pas comprendre la langue, conduit irrémédiablement à l'échec des individus, tant sur le plan social que sur le plan professionnel ou personnel.

C'est une idée que l'on retrouve dans le socle commun, en ce qui concerne le domaine de la culture humaniste, et dans les objectifs de la maîtrise de la langue française. Assurer la compréhension de tous les élèves, c'est d'abord leur faire comprendre *comment* l'histoire est racontée et, puisqu'on entre dans l'histoire

par les personnages, comment est organisé le système des personnages. On s'est en effet rendu compte que les enfants ayant des difficultés de compréhension ne saisissaient pas les relations entre les personnages.

Autre point important: à l'école, nous travaillons avec *tous* les élèves car nous avons cette chance que l'école soit obligatoire. On nous demande donc de favoriser l'acculturation de tous les élèves. L'acculturation, c'est ce qui va permettre à un maximum d'élèves d'accéder non pas à une culture dominante, mais à une culture ouvrant sur le partage, la tolérance, la connaissance de soi et la découverte d'autres cultures. Quel meilleur vecteur que la littérature pour cela?

On nous demande également de créer les conditions d'une mémoire des textes, d'explorer le patrimoine, de relier les textes les uns aux autres. Il s'agit parfois de mémoriser certains passages, certaines musiques de la langue. Tout cela est aussi agréable que fondamental car on s'est aperçu que les jeunes générations ignoraient certains incontournables de notre littérature, ne connaissaient plus certains contes, certains poèmes que nous, nous connaissons, ces poèmes dont on commence à réciter un vers que termine notre voisin. Cette connivence-là est probablement fragile; elle a maintenant besoin d'être réactivée.

On a pensé que, dès lors que les enfants savaient lire, ils allaient lire.

Mais les méthodes de lecture apprennent à lire aux enfants à grand renfort d'explicité: tout est dans le texte, tel mot désigne telle chose, la phrase correspond à une réalité tangible et donc non discutable. Parler d'interprétation, dans ce cas, est sans fondement. Or, on sait désormais que, pour réussir leurs études, les jeunes doivent maîtriser des savoirs implicites, savoir qu'un texte livre une réalité indissociable d'autres réalités, qui renvoient à la connaissance de soi, à la connaissance du monde et à la connaissance d'autres textes.

Il est donc utile, voire indispensable, d'explorer la littérature organisée en systèmes. Le cerveau est organisé en systèmes, les apprentissages sont organisés en systèmes, et la littérature l'est aussi, naturellement. Il s'agit là de lutter contre la lecture « zapping » qui a parfois cours dans les classes: on lit un livre, puis un autre, et encore un autre, le tout sans lien. Or, même si l'écrivain illustrateur n'en a pas forcément conscience, son œuvre est organisée dans un réseau de références au monde, à l'art et à la langue.

Les sept « fils rouges »

J'ai choisi, parmi les livres de Nadine Brun-Cosme, Pef, François Place et Claude Ponti, ceux qui me semblaient les plus représentatifs de leur œuvre. Sept livres seront donc les

« fils rouges » qui vont me permettre de vous proposer une méthodologie utile à l'exploration de leurs univers.

Pour Pef, j'ai choisi *Zappe la guerre* et *La Belle Lisse Poire du prince de Motordu*. *Zappe la guerre*, notamment, est exemplaire d'un mélange de médias, puisque la fiction y sert à délivrer un message, auquel se mêlent des images d'archives photographiques.

Pour Nadine Brun-Cosme, j'ai choisi *Grand Loup et Petit Loup*, illustré par Olivier Tallec, un livre actuel. Et puis je suis allée rechercher un ouvrage qu'elle a écrit il y a une bonne vingtaine d'années, illustré par Yan Nascimbene, un livre qui nous a interrogés à sa sortie car il était représentatif d'une écriture nouvelle pour les enfants, une écriture où, justement, régnait l'implicite. En effet, Nadine Brun-Cosme réussit à y créer l'émotion sans qu'un seul mot, un seul adjectif ou une seule situation ne montre cette émotion. *Marie de la mer* nous a longtemps manqué, mais grâce à Il était deux fois, une maison d'édition qui donne une seconde vie à des livres qui nous manquaient, nous allons bientôt la retrouver.

Je voulais aussi choisir deux ouvrages de Claude Ponti, mais, en zoomant sur un seul, j'ai constaté que j'avais déjà bien plus de matière qu'il ne m'en fallait. Je me suis donc cantonnée à *Okilélé*. À l'heure actuelle, Claude Ponti est l'auteur-illustrateur qui a fait l'objet du plus grand

nombre de livres et d'articles de qualité, tant on peut consacrer de temps de lecture à ses ouvrages.

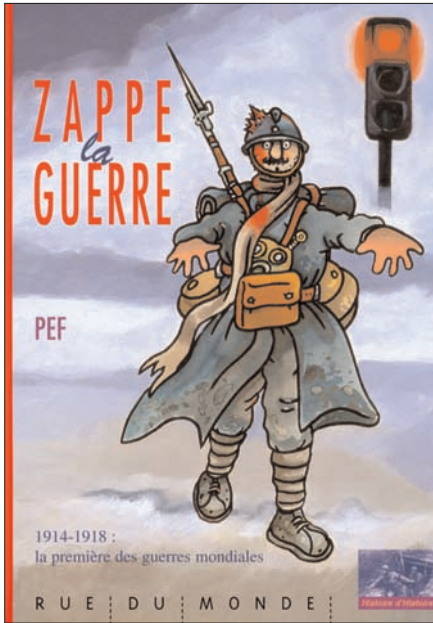
Reste François Place, dont je n'ai délibérément pas choisi *Les Derniers Géants*, mais *Grand Ours* et *Le Prince bégayant*.

Les personnages

Pour explorer les univers de ces auteurs, je vais d'abord m'intéresser à leurs personnages et, ensuite, à la manière dont ils racontent les histoires.

Les personnages, je l'ai dit, posent problème aux enfants. On a tout intérêt, en classe, à expliciter qui sont les personnages: « C'est l'histoire de qui ? » Il n'est pas question de héros ni de personnages secondaires, mais des manières différentes qu'a chaque auteur de *mettre en scène* ses personnages. Pour un enseignant, il est important d'anticiper la difficulté que les élèves risquent d'avoir à *comprendre cette mise en scène*. Le plus simple, et le plus efficace, est encore de prendre un papier, un crayon, les livres, et de noter ce qui passe par la tête, non en termes de pédagogie, mais en qualité de lecteur, avant tout.

Par exemple, dans *Zappe la guerre*, Pef choisit de raconter l'histoire au travers d'un chœur, celui des soldats, auquel s'ajoutent un soliste – est-ce un hasard? – un enseignant, Monnier,



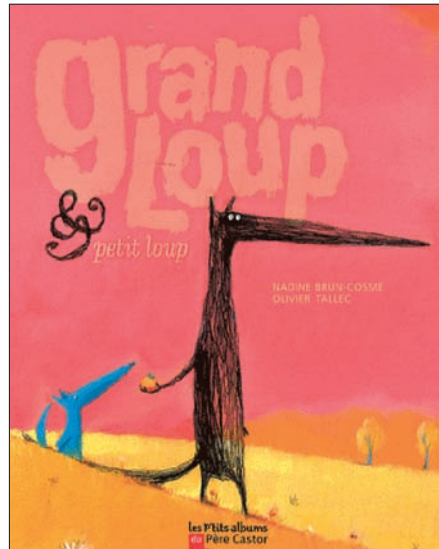
Pef, « Zappe la guerre »
© Rue du Monde

et un petit garçon qui est l'interlocuteur des témoins de la guerre de 1914-1918.

Dans *La Belle Lisse Poire du prince de Motordu*, les personnages sont une famille, chose fréquente dans la littérature de jeunesse. L'arrière-plan est celui du conte : il s'agit donc forcément d'une famille royale, mais ses membres sont des sortes d'« agents doubles » puisque la princesse est également maîtresse d'école. Ce n'est pas anodin car, ainsi, il magnifie cette profession.

Dans *Marie de la mer*, Nadine Brun-Cosme réduit la famille à son expression minimale : un père et deux filles. La maman est morte quelques années

plus tôt. Dans sa manière de raconter l'histoire, Nadine Brun-Cosme travaille sur la place de chaque personnage : on pourrait dessiner un croquis de chaque scène et voir qui est où. Dans cette famille en train de se recomposer, chaque personnage doit en effet trouver sa place avec cette nouvelle maman qui a des allures de sirène. Dans *Grand Loup et Petit Loup* aussi, chaque personnage se cherche par rapport à l'autre. On peut en déduire que, dans l'univers de cet auteur, la façon dont les êtres trouvent leur juste place les uns par rapport aux autres est essentielle. C'est autre chose que de dire : « Cet album pose le problème de l'identité. » Car, bien sûr, tous les albums, toutes les histoires posent le problème de l'identité.



Nadine Brun-Cosme et Olivier Tallec, « Grand Loup et Petit Loup » © Père Castor-Flammarion

Dans *Okilélé*, de Claude Ponti, le personnage d'Okilélé se construit au travers de rencontres. Je vais donc me demander, à chacune d'elles, quel cadeau est fait à Okilélé et quel cadeau Okilélé offre aux autres personnages. Je vais aussi m'interroger sur le lien qui l'unit à son compagnon de route, Martin Réveil.



Claude Ponti, « Okilélé »
© L'école des loisirs

Dans *Grand Ours* et dans *Le Prince bégayant*, François Place, lui, travaille plutôt autour de groupes sociaux. Dans *Grand Ours*, on a la famille de Kaor, le groupe des animaux, la famille des esprits, et la narration navigue entre ces trois groupes. S'ils n'ont pas compris cela, les enfants risquent de passer à côté du texte, qui est long et exigeant.



François Place, « Grand Ours »
© « Les albums Duculot »,
Casterman

Dans *Le Prince bégayant*, c'est le prince qui nous guide au long de l'histoire. Au début, il vit dans la maison Boit-le-lait, chez les femmes, puis, adolescent, il passe dans la maison des Tambours Boit-le-sang: on voit là qu'il a grandi et va devenir un guerrier. Après quoi il traverse un fleuve avec un pêcheur muet; lui-même bégaille: il y a là un rapport au langage très intéressant. Pour finir, le prince se rend dans un pays assez semblable à un paradis perdu où il rencontre une antilope qui se transforme en princesse. Autre thème intéressant et riche d'exploitations diverses, celui de la métamorphose.

Voici maintenant quelques *suggestions d'activités* en rapport avec les pistes évoquées.

Par exemple, en ce qui concerne les livres de Nadine Brun-Cosme, on pourrait demander aux enfants de dessiner les personnages les uns par rapport aux autres.

Pour *Grand Loup et Petit Loup*, ils réaliseraient la fiche d'identité de chaque personnage et, à l'oral, exploreraient le monde des sentiments : la crainte, la jalousie, etc. C'est à la fois faire jouer la langue et entrer de plain-pied dans les programmes, qui nous indiquent de travailler davantage le vocabulaire. Pour *Okilélé*, ils prendraient une bande de papier et réaliseraient la frise chronologique des personnages rencontrés. Pour les deux livres de François Place, on pourrait leur faire remarquer que les groupes sociaux présents dans ces ouvrages sont tous représentés par un personnage emblématique.

Je proposerais ensuite que l'on s'attarde sur certains passages comportant *des relations duelles*.

Dans *Zappe la guerre*, le soldat instituteur explique la guerre de 1914-1918 à un enfant contemporain. Dans *La Belle Lisse Poire du prince de Motordu*, la notion d'apprentissage est au cœur de la relation entre le prince et la princesse. Dans ces deux livres, pourtant très différents, on retrouve l'idée qu'apprendre est un cadeau. Dans l'univers de Pef, cette idée a son importance. Cette simple notation

peut permettre aux enfants de mieux cerner ce qu'est l'univers d'un auteur.

Pour *Okilélé*, on pourra leur demander ce qu'il se serait passé dans la vie d'Okilélé s'il n'avait pas rencontré Martin Réveil sous son évier. Il s'agit là d'une rencontre capitale et, en même temps, très ludique.

Chez Claude Ponti, il est intéressant de considérer les rencontres des personnages avec les monstres, monstres extérieurs, mais aussi monstres intérieurs : je pense à Hippolène, dans *L'Arbre sans fin*, et à son « *Je n'ai pas peur de moi* » quand elle rencontre à nouveau le monstre Ortic.

Dans *Le Prince bégayant*, le prince est en colère parce qu'il ne réussit pas à parler. Or, qui ne parle pas frappe, qui ne peut trouver les mots devient violent. On s'attend donc à ce qu'il tue le pêcheur muet rencontré au bord d'un fleuve. Pas du tout : il l'épargne et, ainsi, peut trouver les mots et la danse qui va séduire la princesse. De la même manière, quand il voit l'antilope, il veut la tuer. Mais une larme au coin de l'œil de l'animal l'en empêche. Et, à nouveau, il ne tue pas.

On pourrait demander aux élèves de répartir sur deux colonnes les personnages que tue le prince et ceux qu'il ne tue pas. Il ne s'agit pas ici d'un inventaire gratuit, d'une simple fiche de lecture, mais d'un relevé qui, ensuite, viendra nourrir le débat interprétatif.

Pour tous les livres, je proposerais évidemment *une lecture à haute voix* des passages mettant en scène deux personnages, ce qui favorise un dialogue entre les élèves sur ce qu'ils comprennent ou pas. On peut ainsi focaliser à la fois sur le système de relations entre les personnages et sur l'évolution du personnage principal.

Comment l'histoire est racontée

Attardons-nous maintenant sur la manière dont l'histoire est racontée.

Dans *Zappe la guerre*, nous avons affaire à deux récits parallèles. Il y a un dialogue entre le « je » (fiction) du soldat et le « ils » (documentaire) des soldats. Plusieurs voix parlent, mais deux seulement se font entendre par la narration.

La Belle Lisse Poire du prince de Motordu ne pose pas de problème de compréhension, cette immédiateté constitue d'ailleurs l'une des clefs de son succès : on entre de plain-pied dans l'histoire.

Marie de la mer n'est pas un album, mais un récit illustré : sans l'illustration, le texte fait encore sens.

Dans *Grand Loup et Petit Loup*, en revanche, le narrateur semble très à distance de l'histoire, il a l'air de ne pas y toucher, et les mots forts ne sont pas dits. Le lecteur, pris entre deux feux, reçoit très fortement l'histoire.

Dans *Okilélé*, la narration est indissociable des images : impossible de s'en passer. On pourrait travailler sur le découpage du temps, sur la temporalité dans cet album.



François Place, « Grand Ours »
© « Les albums Duculot », Casterman

Dans *Grand Ours*, on pense, au début, à un narrateur à la troisième personne avant de s'apercevoir que ses paroles sont reprises par Kaor à la fin du texte. Finalement, ces paroles étaient donc bien celles d'un personnage. Initialement privées de chair, elles finissent dans la bouche de Kaor – ce qui traduit l'évolution du personnage, son initiation. Sans oublier les paroles de Grand Ours, intercalées dans le récit. Il y a là une difficulté majeure pour les élèves : le mélange d'un récit en « je » et d'un récit en « il ».

Le Prince bégayant est écrit comme un poème épique. Les vers comptent

souvent six pieds, mais une alternance de vers plus courts et de vers plus longs rythme l'histoire: quand le prince bégaie, les vers sont très courts et reflètent un phrasé haché; puis, quand le prince découvre le langage, les vers sont beaucoup plus longs.

Voilà qui m'amène à insister sur le fait qu'il est primordial de repérer les difficultés de compréhension que peut poser la narration *avant* de proposer les livres aux enfants, pour mieux leur montrer ensuite les différentes manières de raconter. On pourra explorer les *incipit*, les premières pages, leur demander d'insérer un dialogue là où il n'existe pas, d'intervertir les narrateurs, de débattre du résultat obtenu.

L'illustration

Je passerai plus rapidement sur l'illustration. Celles de François Place, de Claude Ponti et de Pef ont fait l'objet de travaux qui, mieux que moi, peuvent leur rendre hommage.

Zappe la guerre propose des mouvements de caméra très variés, ce qui m'amène à souligner l'importance d'une initiation des enfants au langage de la photographie et du film afin qu'ils comprennent bien que le livre *raconte en images*. Nous ne sommes pas ici dans l'image fixe, mais dans l'image narrative. On notera aussi une mise en abyme des images de la télévision.

Dans *Marie de la mer*, les tons sont des gris colorés, avec, dans l'image, des photos qui symbolisent la famille. Il y a souvent une pleine page avec un cadre à l'intérieur. Si on reconnaît là le style de Yan Nascimbene, il s'agit aussi d'un choix narratif: il faut reformer l'album de la famille.

Dans *Okilélé*, on sent nettement l'influence de la bande dessinée. On voudrait pouvoir déplier l'image et se promener dedans. La chose est impossible, alors le lecteur passe son temps à tourner les pages en avant, en arrière, en avant, etc. C'est aussi comme cela qu'on lit un livre.

Grand Ours offre, quant à lui, des images pleine page. On y perçoit tout l'univers, toute notre mémoire – c'est très cosmogonique. D'où la nécessité de ce très grand format si difficile à ranger dans une bibliothèque.

L'important est ici d'initier les enfants à l'idée que, si les images racontent, c'est qu'elles ont, elles aussi, un narrateur. Celui que l'on appelle aujourd'hui le «narrateur imagier». Cette notion de narrateur imagier permet de faire dialoguer image et texte.

On va donc, avec les élèves, explorer l'expression artistique du narrateur imagier: le trait, l'emploi des encres, les cadrages; on va leur enseigner le vocabulaire, travailler en arts plastiques, en arts visuels, découvrir des expositions, visiter des musées, aller au cinéma, etc.

Le travail de la langue

Dans *Zappe la guerre*, on fera, par exemple, découvrir aux enfants le vocabulaire lié au barda du soldat, à l'armement, à la guerre de 1914-1918. Ce travail, nécessaire en tant que tel, l'est aussi à la compréhension de l'histoire : les soldats ont vécu dans les tranchées de la guerre mais, dans la nuit, surpris par le petit garçon, ils se cachent dans des tranchées... de chantier. Il y a là un bel effet d'écho.

On pourra aussi aborder le vocabulaire du corps, puisque ces soldats, ces gueules cassées, ont été meurtris dans leurs corps, ou s'arrêter sur les images autour de la télévision, le jeu sur la grenade et la zappette... Je passerai sur les multiples figures de style qui définissent les « mots tordus » : mots-valises, allographes, homophones, paronomases, antanaclases... Il n'est pas si aisé de fabriquer des mots tordus, il est encore plus difficile de les insérer dans une histoire qui ait de l'intérêt.

Dans ses ouvrages, Nadine Brun-Cosme a une écriture poétique. On va donc plutôt rapprocher son écriture de poèmes afin que les enfants découvrent la valeur d'une image, d'un rythme, d'une évocation. Chaque phrase décrit une réalité précise, chaque mot sonne juste. Aucun vocabulaire de l'émotion. Dans *Marie*

de la mer, les deux filles sont sur la plage avec leur père :

« *Moi, j'ai cru que c'étaient des algues. On s'est approchés. Un bras dépassait de sous une tache noire. C'était un manteau. Papa nous a dit de rester là, puis il a avancé lentement, il avait au moins aussi peur que nous. Laure s'est serrée contre moi. On a vu papa se baisser et pousser des choses claires, c'étaient des cheveux. Il a regardé longtemps, puis il a pris le tas humide et l'a amené vers nous. On a vu que c'était une femme. Un moment, on aurait dit un marin portant une sirène, mais alors une sirène toute dégoulinante. C'est comme ça que Marie est entrée dans notre vie.* »

L'écriture de *Grand Loup et Petit Loup* est davantage marquée par un balancement : « *Petit Loup approchait. Grand Loup eut peur soudain qu'il soit plus grand que lui. Petit Loup commença à gravir la colline, et Grand Loup vit qu'il était petit. Ça le rassura, il le laissa grimper jusqu'à son arbre. Petit Loup resta toute la journée sous le grand arbre de la colline* », etc.

Pour *Okilélé*, on pourrait souligner la valeur symbolique du parlophone, qui va m'amener à ma conclusion, car, ce qui est important pour faire découvrir la lecture littéraire aux enfants, c'est effectivement de *parler*, d'établir un dialogue autour des livres afin de composer ces univers d'auteurs.

CHRISTINE HOUYEL